

Boue, jours

Antoine Émaz

Volume 38, numéro 6 (228), décembre 1996

Lettres de France

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32540ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Émaz, A. (1996). Boue, jours. *Liberté*, 38(6), 48–54.

ANTOINE ÉMAZ

BOUE, JOURS

il y a la pluie droite

le pays remonte dessous
avec ses plages successives
entre marée basse et falaises

ce n'est pas sombre
terne oui
un long espace dénoué devant
sans beaucoup de lumière
mais dénoué tellement

on n'en demande pas davantage

il y a la nuit

On pourrait croire arriver quelque part où se protéger, être protégé assez des bavardages comme des mensonges, assez loin après avoir laissé le paquet des paroles, et ne plus voir devant sauf cette espèce d'espace qui bouge dans un reste de mots.

C'est seulement un terrain qui monte, une couche de terre entre la page et les lignes, une épaisseur de sable, assez pour se nicher, s'abriter là.

On entrevoit cela au bord : et tout autour de l'œil, une zone floue trouble, une nuit de pluie.

Plus au centre, le vent va ouvrant des paysages, d'autres ou les mêmes de mémoire, ils s'enchevêtrent, on ne suit plus, le vent continue seul, on presque dort.

le temps s'égoutte

couches poreuses dans le corps
dans l'argile fendillée du corps
et le temps et le reste
traversent

sans doute cela cesse
quand on est ras
corps jarre
des années d'eau
dans le ventre d'argile
jusqu'à trop plein corps
ruisselant

cela posé à terre
et la pluie
encore

mais plus pour lui

Pluie. À nouveau dans le pourrissement des feuilles peser plus lourd que la terre, et s'enfoncer.

La boue monte au ciel ou cet au-dessus qu'on dit ciel mais très bas, plombé. On respire le moins possible, trop à court d'espace dedans pour absorber encore.

Presque le corps réduit à se respirer : cela ne peut durer longtemps. La boue, autour et dedans : quelques mots bulles, en réserve, permettent d'attendre.

La terre venue jusqu'à la gorge. La nuit.

La pluie a cessé. Reste à voir un mur courbe avec au pied une sorte de sable grossier. Débris, pelures accumulées du mur avec le temps sans qu'il devienne fragile ou mince.

Cela – autant que possible dit – cela, maintenant.

ce qui a lieu vraiment s'enfonce
pour personne

on le sait
on est là ensemble on a
d'autres vues les mêmes yeux presque
les mots de tous tâtonnent
vers qui regarde

on croit voir ou bien vivre

La cuisine. Le dos au frigo, la main sur un carnet rouge et noir, la toile cirée d'un autre rouge et trouée par endroits, la fenêtre assez haute ouverte sur un ciel bas, et deux casseroles pour le repas du soir.

la boue
aussi

comme de l'attente qui bouge sous les yeux
quelque chose de l'attente
bouge les yeux et surveille
quelque chose

quoi

les yeux bougent quoi sous les yeux quoi
bouge

On allume la lampe. Dans une casserole, l'eau bout.

Des feuilles presque jaunes dans la lumière : le vert rend
du jaune. Un soir tout à fait calme, semble-t-il.

Des paroles d'autres bouches coupent dans la lumière,
passent par son silence, s'appuient sur lui.

le calme à nouveau
dans les feuilles sans vent presque

du soir tombe
en désordre

au bout
la lumière finit par égaliser
tasser assez pour serrer d'un bloc
la vie les feuilles

On en profite, on glisse, on file autant que faire se peut ;
quelques mots suffisent, en pente, jusqu'à la mer.